

Iconographie

L'exil volontaire, un voyage initiatique, Mexico 1955

René Derouin

Volume 16, Number 2, Spring 2004

Deuil, blessure vive

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074108ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1074108ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

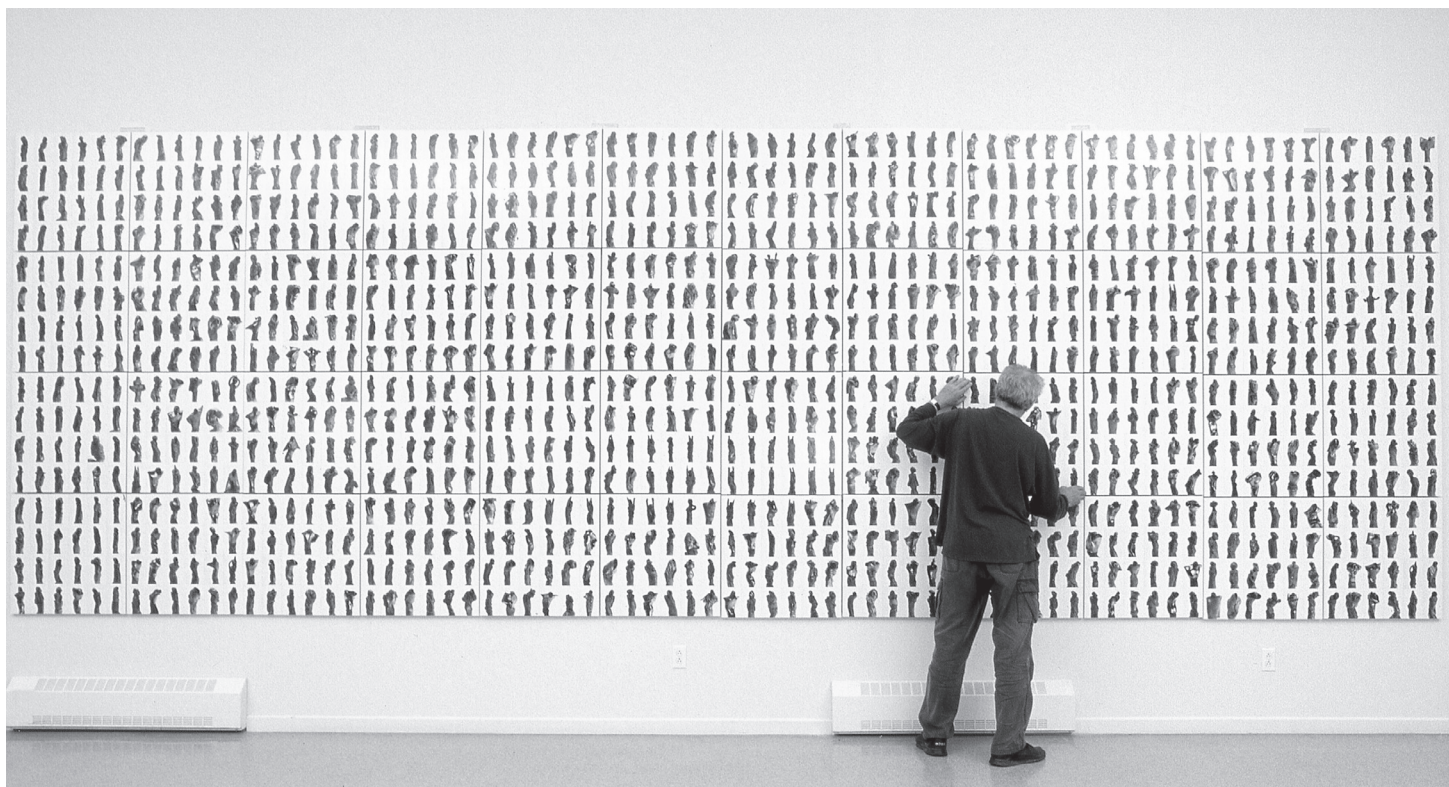
1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Derouin, R. (2004). Iconographie : l'exil volontaire, un voyage initiatique, Mexico 1955. *Frontières*, 16(2), 6–8. <https://doi.org/10.7202/1074108ar>

Frontières présente dans ce numéro des œuvres de René Derouin



René Derouin, Murale - Fleuve mémoire.

L'EXIL VOLONTAIRE, UN VOYAGE INITIATIQUE Mexico 1955¹

René Derouin,
artiste.

C'est toujours angoissant de partir pour un long voyage, d'aller vers l'inconnu, mais j'aime le risque du déracinement et l'abandon de mes certitudes. Depuis toujours, mon éveil à la création naît d'une rupture avec mon lieu, d'une rupture des certitudes, non d'un refus, d'une coupure avec ce que je sais pour chercher à l'intérieur de moi l'énergie de la survie.

Depuis le déménagement de ma famille sur la rue Drolet dans le nord de Montréal, je dessine les arrière-cours et les ruelles. Loin du fleuve, j'ai l'impression de vivre dans un espace rétréci : mes parents vivent la perte de leur dernier fils et moi, celle de mon frère. Je lis, je dessine et je rêve. Je découvre un livre sur Paul Gauguin et son exil à Tahiti, puis aux îles Marquises. Je rêve de partir moi aussi. Je m'imagine à Tahiti au soleil et à la chaleur,

mais comment m'y rendre ? Je m'achète une valise et j'y inscris en grosses lettres « Québec-Mexico » ! Mexico est l'endroit que j'ai trouvé sur la carte où je peux me rendre directement en autobus en traversant le continent pour descendre au bout du monde. Les mois passent et je prépare mon voyage : je partirai, enfin, très loin pensant ne pas revenir. J'ai 500 dollars d'économies, un billet pour Mexico et j'ai 18 ans. Je pars pour un long voyage ! J'ai perdu mon frère, puis mon père qui s'est lui aussi noyé dans le fleuve Saint-Laurent ! Il est parti retrouver son fils. Moi, je pars aussi, en exil, pour créer une distance à cette tragédie.

Ma naissance, comme artiste, est venue de l'éloignement du Québec. Ces années passées à Mexico seront les années de mes découvertes sur l'art dans la société et aussi de ma compréhension de qui j'étais.

J'ai quitté Montréal en septembre 1955, en autobus. J'ai traversé les frontières vers une autre Amérique ! Mexico a été un choc

culturel : l'odeur, la sonorité et la langue espagnole riche et chaleureuse. J'ai la chance de trouver une pension chez Isabel Carbajal, au 17, Rio Amoy dans la colonia de Cauhtemoc au centre-ville, une pension ouverte sur le monde et fréquentée par des artistes et des réfugiés venant de l'Amérique latine et de l'Espagne franquiste. Isabel Carbajal, qui a roulé sa bosse à travers le monde, me renseigne sur beaucoup de choses. Je me dégrossis du cléricisme québécois. Mexico, terre de réfugiés et d'accueil des révolutionnaires, en attente de départs sur leur propre terre ! Je découvre l'art engagé et l'importance du rôle de l'artiste dans la société mexicaine. Il fait partie du débat de société. Les pages des journaux sont remplies de polémiques entre Siqueiros, Tamayo, Octavio Paz et Diego Rivera. La señora Isabel Carbajal m'introduit à la Escuela Esmeralda ; je suis accepté ! C'est un lieu d'enseignement des muralistes fondé par Diego et Frida. J'étudie avec Pablo O'Higgins, un confrère de Siquieros et de Mendez. Je rencontre Siquieros à l'atelier de Grafica Popular et je découvre que l'art a un sens et est valorisant pour la classe sociale d'où je proviens au Québec. À cet atelier de gravure, on imprime des tracts sur l'agression américaine au Guatemala. Cela me donne le goût de faire de la gravure. Le Che séjourne à Mexico ainsi que Fidel Castro. Cette ville m'ouvre sur le monde et j'y apprends qui je suis ! Un jour, l'ambassade canadienne m'avise que le milieu des artistes est communiste et que j'aurai de la difficulté à retraverser la frontière des États-Unis, si je pensais à retourner par autobus. L'exil me va bien, je me sens libéré de l'histoire, exilé et migrant, ouvert à toute culture. J'ai soif de connaître, je marche dans Mexico, j'admire el Palacio de Bellas Artes et les grandes murales de Diego, de Tamayo et d'Oroszco. La ville a 3 millions d'habitants et j'y passerai les plus belles années de mes 20 ans ! Les Mexicains m'apprennent à regarder, à m'exprimer et à faire la fête sur les grandes places publiques.

La distance me fait découvrir que je suis un étranger sans histoire ou encore qui a oublié son histoire. Français par ma langue, je ne sais pas encore qui je suis. Je voyage sur le territoire métissé à la recherche de l'origine de l'Amérique. Je découvre un pays qui a fait son indépendance et sa révolution, qui a traversé les cent ans de solitude et de silence et a appris à s'exprimer. Je rencontre là des gens qui ne vivent pas le mépris des Anglais du Canada, parce que les Anglais n'ont pas conquis le Mexique, Dieu merci !

Ainsi, c'est à travers cette culture que je comprends qui j'étais, à savoir dominé par l'Église et la Conquête de 1760. J'y découvre aussi mon appartenance à une culture du territoire et que le métissage de mes ancêtres à la nordicité en a fait des épinettes noires.

Un jour, je rentre chez moi ; je suis devenu un artiste comme mon père était un machiniste ! Je veux travailler pour les miens, faire un art pour la société, un art public. Je raconte mon histoire et mes voyages à mes amis artistes de Montréal ; je parle de Tamayo, de Rivera, de Siqueiros, de Frida Khalo, de Mendez, de Posada ; je parle, je parle et je parle pour rien ! Je me suis trompé d'histoire ! Mon histoire ne s'inscrit dans aucune de nos histoires et ça n'intéresse personne. J'ai un oubli impardonnable dans ma formation : j'ai sauté par-dessus le *Refus global* ! On pardonne à un immigrant de ne pas tout connaître de notre histoire, mais, moi, je devrais savoir. Je constate que je n'appartiens pas à la même classe sociale !

Les années passent et je cache mes voyages au Sud comme mes dessins, mes peintures et mes gravures. Je les cache dans mes valises entreposées chez mes sœurs. Je finis par m'adapter comme un immigrant et je m'intègre à mon pays.

Je travaille sur l'hiver et le territoire pour bien comprendre où je suis. En 1979, je termine la *Suite Nordique* qui est exposée au Musée d'art moderne de San Francisco et, en 1982, j'expose *Taiga* et le *Nouveau Québec* au Musée d'art contemporain de Montréal

et au Musée du Québec. Par la suite, toutes mes œuvres s'envolent vers le Sud. Je fais le Bronx Museum à New York, Chicago et le World Prints Council à San Francisco.

Et enfin, me voilà de retour à Mexico avec la *Suite Nordique* dans mes bagages. Je viens dire aux Mexicains qui je suis : un des leurs, formé à leur école de muralistes, qui revient d'un grand voyage dans le Nord. Le retour de l'enfant prodige : je suis chez moi. Nous sommes le 18 septembre 1985 ! Au matin du 19 septembre, à 7 h 19, les forces telluriques se déchaînent dans la vallée de Tenochtitlán. Mexico vit l'un des plus graves tremblements de terre de son histoire. Alors que je revenais aux origines de ma naissance culturelle, à 7 h 22, le 19 septembre 1985, je mourrais à Mexico avec mon identité nordique. Perdu dans les chocs telluriques, hagard, je me promène dans les rues dévastées de Mexico. Je suis « un » parmi des millions d'êtres ! La sonorité et la densité des lieux me dissolvent dans les bruits infernaux de cette mégalopole. Je suis, à nouveau, sans histoire, au début du monde, j'ai perdu la mémoire, je ne sais pas d'où je viens. Je décide de ne plus m'arrêter et de marcher toujours en m'éloignant des cris ; je me réfugie au Musée d'anthropologie, unique visiteur en cette après-midi du 19 septembre. Je suis seul parmi les trésors de l'Amérique précolombienne. Je cherche à rencontrer mes ancêtres : ils sont là, grandeur nature, dominants dans l'argile et la pierre, traversant les âges et les époques de la méso-Amérique.

Ces chocs telluriques me font découvrir les échographies de la mémoire génétique. L'histoire me revient : poursuivant la marche du migrant, je prends conscience de notre longue migration venue des provinces de France et du Moyen Âge, sans parenté avec la culture des perruques et des parfumés de la cour de Versailles. Je décide alors d'entreprendre ma grande migration culturelle : chaque jour, je réaliserai 25 personnages différents, tous faits en céramique. Corps de migrants écrasés par le fardeau des mémoires historiques, ils portent la lourdeur du monde. En me cherchant, je finirai bien pas me retrouver dans la densité des autres !

Certains jours, je me sens Asiatique, Inuit, Mexicain, Français, Africain... Je marche pendant trois ans du nord au sud et du sud au nord, et les migrants se multiplient durant tout ce parcours. Je suis sans mémoire, je voyage dans l'histoire, les mois et les années passent et j'accumule mes migrations et mes personnages. Je ne trouve pas de fin à cette histoire ; je ne souhaite pas qu'elle se termine. Pourtant, en juin 1992, 8 000 de mes personnages de céramique noire remontent de San Bartolo de Coyotepec de l'État d'Oaxaca vers la vallée de Mexico ; 12 000 autres migrants du Québec descendent vers Mexico : le grand rassemblement à lieu au Musée d'art contemporain Rufino-Tamayo.

Le 10 juin 1992, les 20 000 statuettes migrantes traversent tout le Musée Tamayo, elles sortent par les grandes fenêtres et cheminent vers le parc Chapultepec. Je regarde cette œuvre et la densité de la ville où j'ai perdu toute identité. Je ne crois pas avoir réalisé cette œuvre, elle s'est faite malgré moi. Je suis pourtant responsable de cette œuvre, comme si le délire de la création prenait forme et marchait sans moi. La *Migration* se poursuit à Québec, elle traverse le Musée du Québec et s'oriente vers les plaines d'Abraham, en direction du fleuve. Durant l'hiver 1993, je suis au Guatemala, au Costa Rica et en Colombie pour parler de l'œuvre *Migrations*. En 1994, me voilà au nord du Nord, en Islande ; lieu des forces telluriques et des grandes migrations ; pays des terres nouvelles qui sortent de la mer. Ce pays me donne le silence, la solitude et le recul nécessaire pour voir clair en moi.

C'est alors que je décide, après mûre réflexion, de larguer au fond du fleuve Saint-Laurent les 20 000 statuettes de céramique, retournant l'argile à son lieu d'origine. Je conceptualise mon projet et élabore son rituel : 250 pièces iront au Musée Tamayo ;

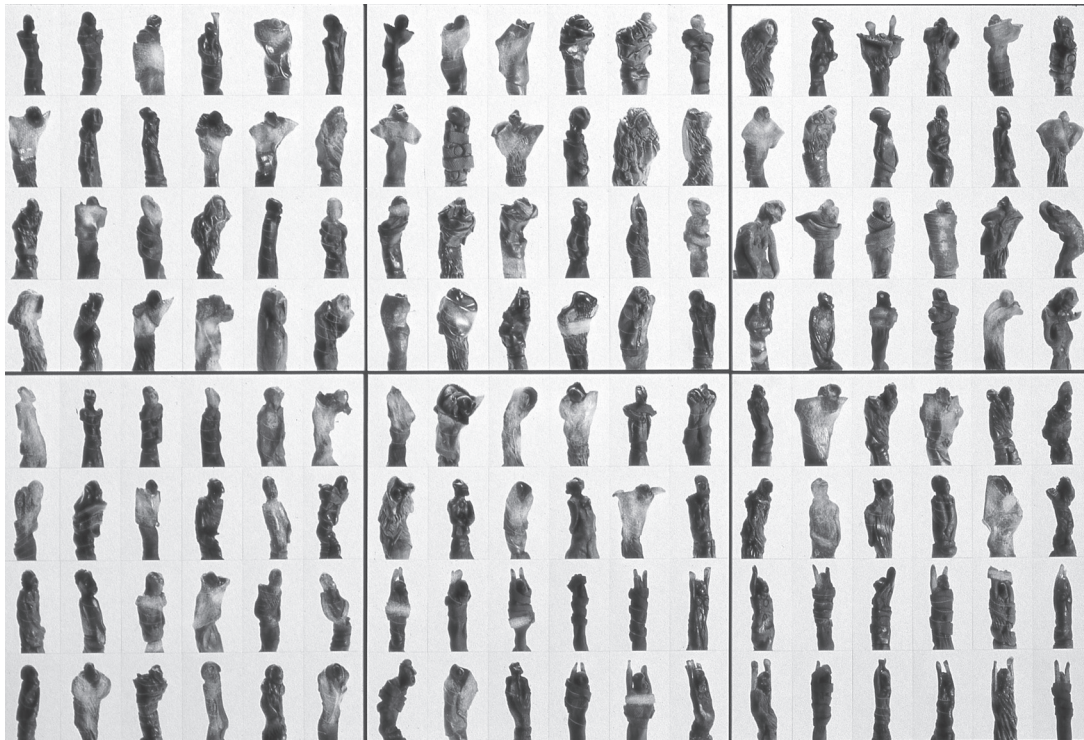
250 autres seront expédiées à différentes personnes du milieu de la culture à travers les Amériques. Enfin, je larguerai quelque 3 000 statuettes à différents endroits le long des rives du fleuve Saint-Laurent où ont habité mes ancêtres et, le matin du 7 juin 1994, je louerai un bateau à l'île aux Coudres en face de Baie-Saint-Paul et larguerai les 16 000 statuettes restantes au fond du fleuve Saint-Laurent.

En m'installant à l'arrière du bateau, le capitaine m'a ordonné de m'attacher avec une grosse corde de peur que je ne me largue avec mon œuvre. Cette protection était bien inutile ; je m'étais déjà largué et j'habitais depuis longtemps un autre espace : j'étais en apesanteur, j'avais largué les amarres. Nomade, j'avais coupé

mon port d'attache, j'avais largué la noirceur et la pensée unique, larguées à 50 mètres de profondeur. *Migrations* reposait maintenant et pour toujours au fond du fleuve Saint-Laurent, déposée sur les sédiments des mémoires amérindiennes du grand fleuve ! Enfin, je prenais définitivement racine sur le continent et réalisais ma première grande œuvre publique... Je pouvais poursuivre ma migration culturelle.

Note

1. Ce texte sur l'exil a été présenté à la table ronde Julien Bigras organisée par la Société psychanalytique de Montréal, le vendredi 10 octobre 2003, à la Bibliothèque nationale du Québec.



René Derouin, Murale – Fleuve mémoire (détail).

Né en 1936, dans l'est de Montréal, René Derouin habite à Val-David, dans les Laurentides, au retour de ses fréquents séjours de recherches, qui l'ont conduit au Mexique et au Japon, où il a perfectionné son art. Dès 1955, la quête de ses racines sur le continent américain amène l'artiste à s'intéresser aux cultures précolombiennes, qui exerceront une influence durable sur son œuvre. René Derouin sonde nos mémoires culturelles et génétiques en produisant de grandes installations, qui ont été vues dans plusieurs musées du Canada, des États-Unis, du Mexique, du Venezuela, de l'Australie et du Japon.

Il compte au-delà de 300 expositions solos et de nombreuses participations à des expositions de groupe. En 1998, une rétrospective intitulée *Frontiers, Frontières, Fronteras* a été présentée au Glenbow Museum de Calgary, exposition reprise l'année suivante au Musée des beaux-arts de Montréal. Il recevait la même année le prix du Québec Paul-Émile-Borduas. René Derouin a

réalisé au cours des vingt dernières années quelques-unes de ses œuvres majeures, dont la murale monumentale *Paráiso. La dualité du baroque* (1997-1998), exposée en permanence au Centre des congrès de Québec, constitue une véritable synthèse de sa démarche en arts visuels durant cette période.

De 1989 à 1992, René Derouin prépare l'installation *Migrations*, un vaste projet qu'il réalise au Québec et au Mexique, pour lequel il crée 20 000 figurines en céramique. Ces pièces sont exposées au Musée Rufino-Tamayo à Mexico et au Musée du Québec, en 1992, et, deux ans plus tard, 19 000 d'entre elles sont larguées au fond du fleuve Saint-Laurent. René Derouin explique : « Le largage, c'est un geste qui m'a donné naissance, me permettant de me larguer moi-même. C'est aussi un geste d'enracinement à l'intérieur du Québec. C'est l'œuvre la plus publique, la plus permanente, désormais rien ni personne ne peut la contrôler. »